

Sujet de la séance : **La fragilité**

Présents : Bernard Marcadé, Benoît Pinget, Pierre-Denis Autric, Rodolphe Olcèse, Karine Bedjidian, Alain Berland, Gaël Charbau, Jérôme Alexandre.

Le **stéréoscope** (étymologiquement *la vue solide*) était très en vogue au début du vingtième siècle, époque des débuts de la diffusion large de la connaissance du monde par l'image photographique. Dans les notes préparatoires à son cours au Collège de France de l'année 1953ⁱ, Maurice Merleau-Ponty fait état de ses réflexions sur ce procédé qui produit la perception du relief, à partir de deux photographies légèrement disparates. Les deux images, constate-t-il, ne s'identifient pas par fusion. Leur synthèse est d'un autre ordre. Leur insertion latérale dans le relief final établit un étonnant passage de l'image fantômatique, incertaine, à la vue solide de la chose. Cette vue solide est une construction mentale. Rien n'est vu sinon mentalement. « Nous ne pouvons voir la profondeur » en tant que telle. Plus loin il ajoute, donnant sans doute un autre sens au mot voir : « On peut voir ce qui n'est pas ». Il compare ensuite le procédé stéréoscopique au langage : « On s'installe dans ce qu'on veut dire, on parle les yeux fixés sur cet objet privé, méthode directe, et par là autrui est entraîné dans le tourbillon et voit. Et aussi : il ne faut pas vouloir parler, penser aux mots que l'on va employer, car alors le langage se dérobe, c'est l'aphasique qui cherche des points d'appui. De même il ne faut pas se demander comment voir au stéréoscope, il faut se laisser guider par le style des images. » Ainsi la profondeur, le relief, la solidité, l'effet de sens ne se donnent qu'à condition d'oublier qu'ils résultent de l'extrême fragilité... de la vue, de la parole, de la connaissance, de l'intelligence même, elle qui n'est elle-même que lorsqu'elle comprend tout ce qui lui manque. La solidité de notre moi, de notre être au monde, de nos relations interhumaines et de nos savoirs est pure illusion. La réalité, toute réalité, est d'abord fragile. Mieux, elle s'appréhende **par le style**, dans un style, selon la suggestion parfaitement importante, mais non développée ici, de Merleau-Ponty.

Voir c'est donc être gagné au **style** d'une parole, d'une image, sinon tout est flou, fatigant, irregardable. Avoir du style enfin serait avoir l'art de proposer une fluidité, une sorte d'évidence, par-delà l'extrême pression et la permanence de la fragilité, la menace qu'elle exerce de tout brouiller sinon de tout anéantir. Le grand style celui de tromper la fragilité elle-même, sans la masquer, de s'en montrer le maître. Le style au fond vise à convertir l'écoute et le regard. « Quand on voit les deux images comme disparates, puis que le relief les absorbe, *c'est qu'on se met à regarder autrement* ; c'est que les deux yeux se mettent à fonctionner comme *moyens d'un seul regard*. » Vient ici encore la question de la vérité. Le style peut-il être seulement simulateur ? S'il est de sa nature de se tenir à la surface, peut-il y retenir son spectateur, si son art du déguisement, si son sens de l'effet, ne sont pas solidaires de la vérité située en-deçà, solidaires de la profondeur que nul ne peut voir ? Le stéréoscope produit un seul regard comme le style produit de la conviction, de l'affirmation convaincante, là où pourtant tout demeure incertain, équivoque, évanescent. On l'entrevoit : la question de l'unique regard, autrement dit de la vérité, implique un autre sujet essentiel, celui du corps. Ce qu'avait parfaitement compris Merleau-Ponty : Si « c'est la disparité (la fragilité) elle-même qui suscite des yeux le changement d'attitude, le fonctionnement unifié est cause et effet de la vision en relief : les images impliquent le corps qu'il faut avoir pour voir en relief. » De là l'étrange et pourtant inévitable retour du thème de la fragilité à la matière charnelle, à l'équilibre parfaitement toujours instable de la vie charnelle, à l'inquiétante affirmation de nos pulsions vitales, à nos disparitions programmées, au tremblement de nos désirs jamais satisfaits. On pense à la confession de saint Paul : « Le Seigneur m'a déclaré : Ma grâce te suffit ; car la puissance se parfait dans la faiblesse. C'est pourquoi je me vante surtout de mes faiblesses. (...) Lorsque je suis faible, c'est alors que je suis fort. » (2 Co 12, 9-10) Paradoxe rhétorique ? Grand style certainement, pour qui pressent dans la chair même de telles phrases, le poids de l'expérience vécue, la force de la conviction. Qu'est-ce qui fait tenir nos corps fragiles ? La conviction secrète de la valeur de la fragilité reconnue et par là assumée. L'expérience acquise, souvent chèrement acquise, que les images floues que nous sommes finissent par produire une image expressive, **en relief**.

ⁱ *Le monde sensible et le monde de l'expression*, matispress 2014.